

Carbone noir

Atmosphéric Brown Cloud – ABC-

Je suis une fourmi, un grain de poussière, une molécule, une cellule, un atome parmi tant d'autre... Je ne suis ni climatologue ni scientifique. Mais juste un amoureux de la vie, des choses simples, de la beauté de la nature, ses mystères et de la grande bleue (la planète terre). A travers ces images esthétiques et non artistiques, j'attire le regard sur quelque chose de beau mais qui en réalité n'est que le début de la fin si nous continuons ainsi, à détruire notre « vaisseau » mère. L'homme est capable de réaliser de belles choses comme du pire, depuis des siècles et des décennies, en quête de pouvoir, de maîtrise de l'autre et d'énergie pour survivre ou s'enrichir, nous avons oublié l'essentiel : vivre. La matière ne meurt pas mais elle mute, l'homme évolue et régresse à la fois, la terre a des ressources, non éternelles et son talon d'Achille c'est vous, moi, nous... Des peuples migrent vers de nouveaux horizons, une marche infinie vers l'inconnu. La montée des eaux a effacé leur passé et leur disque dur... Sur les territoires d'espoirs, les immigrés climatiques sont rejetés, humiliés, parqués telles des bêtes... Des télescopes hyper puissants font la une des médias. « une 9ème planète vient d'être découverte par les scientifiques » Est ce que c'est la solution et la délivrance ? Nous allons enfin pouvoir coloniser et détruire une nouvelle matière. L'herbe est-elle plus verte ailleurs ? Dans cette course folle de la conquête de l'espace et de nouvelles « terres », nous oublions l'essentiel, préserver ce que nous avons déjà et trouver des solutions afin que l'histoire de s'arrête pas. Le céleste lieu est ici...

Le nuage brun d'Asie

Le nuage brun d'Asie, appelé également, Atmosphéric Brown Cloud, A.B.C, est un phénomène cyclique et annuel. Il s'agit d'un énorme nuage de pollution, d'environ 3 000 mètres d'épaisseur, qui s'étend sur une surface allant de la mer Rouge, du sud de l'Asie, du Pakistan à la Chine en passant par l'Inde.

Le nuage brun d'Asie n'est pas présent en permanence. Il se forme en dehors de la mousson (de décembre à avril), lorsque les précipitations sont faibles et que la pollution atmosphérique n'est pas lessivée. Il résulte du fort développement démographique et économique de ces pays au cours des dernières décennies.

L'impact du nuage brun d'Asie

Ce nuage de pollution a été mis en évidence à la fin des années 1990. Il est à l'origine de nombreux dérèglements climatiques et on a récemment suggéré qu'il pourrait être responsable de l'intensification des cyclones au-dessus de la mer Arabe. Son impact négatif sur la santé a également été démontré.

Le nuage brun d'Asie est reconnu comme étant la plus grosse pollution aérienne du monde.

C'est en 1999 que des scientifiques ont tiré la sonnette d'alarme : après l'avoir étudié, ils pouvaient mettre en évidence « la plus grosse pollution de l'air au monde : un nuage qui s'étend sur une surface équivalente à celle des États-Unis, avec une épaisseur variant entre 2 et 3 kilomètres » .

Il a d'abord été formellement défini et mesuré à la suite du programme de recherches *Indian Ocean Experiment* (INODEX) du PNUE, mené entre 1995 et 2002.

Des chercheurs indiens et de l'université de Stockholm ont ensuite daté au carbone 14 des particules du nuage échantillonnées des sommets indiens les plus occidentaux aux îles Maldives. Ces études ont montré que le nuage brun avait pour origine :

- pour deux-tiers environ la combustion de la biomasse (d'origine animale ou végétale, essentiellement liée à l'écobuage ou aux incendies de forêts, mais aussi à l'utilisation de bouses et fumier et résidu de coupes forestières pour la cuisson des aliments ou le chauffage d'habitations.)

- pour un tiers environ une combustion de matière carbonée fossiles (charbon, pétrole essentiellement)

En absorbant l'énergie du soleil, le nuage brun prive le sol et les eaux superficielles d'une partie du pouvoir naturellement désinfectant des UV solaires, et il réchauffe les zones qu'il recouvre. Son influence sur le climat de l'Asie du sud serait localement d'une importance égale à celle des gaz à effet de serre, ce qui peut renforcer la déshydratation et l'érosion éoliennes des sols superficiels les plus fragiles.